

L'histoire de christianisme, origines et déroulement, s'est faite tout au long des siècles sous l'autorité de fer de l'institution ecclésiastique. Ce n'est qu'en 1885 ; alors que la laïcisation de l'école primaire finit de se mettre en place que les républicains décident la fermeture de la Faculté de théologie de la Sorbonne, à quoi succède la Vème section , dite des sciences religieuses de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, qui fonctionne toujours aujourd'hui.

L'histoire du christianisme a donc été écrite, depuis ses débuts, par le christianisme ; une première émancipation de la raison à l'égard de la religion en général et du christianisme en particulier, a lieu une première fois à la Renaissance, à l'intérieur d'un courant religieux qui est le protestantisme et secondairement par quelques précurseurs de la libre pensée qui seront, cependant, obligés de faire preuve d'une grande prudence. L'état se dessine un peu avec la philosophie des Lumières, bien qu'il ne soit toujours pas sans danger d'attaquer ouvertement les fondements de la religion qui sont aussi les fondements de la vie sociale.

Dans le sillage ouvert par le protestantisme libéral allemand, il revient à Ernest Renan, en France, de faire valoir les droits de la raison vis-à-vis des exigences de la foi. On entend dire aujourd'hui couramment dans les milieux intellectuels et institutionnels qui étaient les siens qu'il n'y a plus d'antagonisme entre ces deux attitudes possibles à l'égard de la religion ; mais on peut trouver des raisons de penser que les choses ne sont pas aussi idéalement simples et qu'il peut subsister des circonstances où la foi infléchit ce que serait, en son absence, le cheminement de la raison.

Renan, après une très longue suite de défricheurs, allait payer de sa personne et perdre pour une longue période de 19 ans, la chaire qu'il venait de recevoir au Collège de France, pour avoir dit, lors de sa leçon inaugurale, le 23 février 1862 : « *S'il y a une histoire en dehors des lois qui régissent le reste de l'humanité, s'il y a une histoire interdite à la critique et mise à part comme divine, il n'y a plus de science historique.* »¹ Ce à quoi il voulait mettre

¹ Francis Mercury, Renan, Paris, Olivier Orban, 1990, page 344

un terme, c'était simplement l'histoire sainte, c'est-à-dire une histoire qui se déroule en permanence sous le regard et le contrôle de Dieu, avec, au besoin, les interventions de sa puissance surnaturelle, pour garantir le stade final seul connu de sa sagesse, impénétrable à la raison de l'homme mais dont on peut approcher par la foi. Dans cette perspective, raison et foi pouvaient cheminer sur des voies divergentes. Ce qu'il voulait, c'était tout simplement que ces deux voies se séparent définitivement. Il ne souhaitait, certes pas, qu'elles se contredisent ou se nuisent, mais qu'elles fonctionnent l'une et l'autre dans des registres différents.

Dans ce discours, qualifiant Jésus « *d'homme incomparable* », expression qui allait mettre le feu aux poudres, parce que, disait-il, il ne pouvait être « *jugé autrement du point de vue de la science positive* », il ajoutait : « *Je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu* ». L'histoire, par conséquent, ne semble pas interdire, du point de vue de Renan, que ceux qui veulent considérer Jésus comme Dieu, puissent le faire ; mais il est clair qu'elle ne les y autorise pas non plus.

La réflexion sur la frontière entre la religion et l'histoire n'était pas nouvelle pour le grand historien, puisque, jeune homme, il avait intitulé sa thèse: « *Origine humaine et naturelle du christianisme* ». En dépit des précautions qu'il pouvait prendre pour épargner la sensibilité des adeptes du christianisme, qui étaient à cette époque-là en France, l'écrasante majorité, il était quand même difficile de ne pas se rendre compte que la perspective qu'il adoptait n'était guère propice à renforcer la foi chrétienne qui, depuis toujours, était présentée comme découler de l'enseignement de Jésus-Christ, mort et ressuscité parce qu'immortel en tant que Dieu.

Mais, Jésus-Christ avait-il existé ? Renan voulait bien l'admettre, mais au bénéfice du doute, si l'on peut risquer une expression en la circonstance un peu décalée. En effet, dès 1849, il écrivait dans une revue philosophique : « *Le Jésus historique nous échappe ; ce qu'on nous dit de sa naissance, de ses miracles, de sa résurrection, de son ascension, dépasse et*

*contredit notre faculté de connaître. Il faut évidemment avouer qu'il y a eu sur la vie de Jésus un remaniement légendaire, une idéalisation, un travail analogue à celui de tous les poèmes où un héros devient un type idéal... Jusqu'à quel point la doctrine et le caractère moral que l'Evangile attribue au Christ furent-ils historiquement la doctrine et le caractère moral de Jésus ? Il est impossible de le décider ».*²

Il paraît qu'aujourd'hui, l'existence historique de Jésus ne serait plus mise en doute par personne, si ce n'est quelques excentriques ne représentant que leur propre personne. A titre d'exemple, à l'occasion de la parution en 2007 du Jésus de Nazareth de Benoit XVI,³ l'hebdomaire Le Nouvel Observateur donne la parole à un expert, présenté comme « *mondialement connu pour ses recherches sur le Jésus de l'histoire* », effectivement très présent dans toutes sortes de publications où régulièrement il se présente comme professeur de théologie dans un Faculté suisse, qualité qui est bien la sienne, mais où il passe régulièrement sous silence une autre de ses qualités qui n'est pas nécessairement hors sujet, à savoir pasteur de l'Eglise évangélique, Daniel Marguerat répond à une question formulée en ces termes par l'hebdomadaire : « *Renan disait que « ce que nous connaissons de Jésus tient en quelques lignes ». Qu'en est-il aujourd'hui ?* » - « *Ce scepticisme radical n'est absolument plus partagé par personne. Nous n'en sommes plus à nous demander si Jésus a existé ou non. Et, du personnage le mieux attesté de toute l'antiquité, nous en savons à la fois beaucoup et trop peu. Bien plus, en tous cas, qu'à l'époque de Renan !* »⁴

Il est extrêmement dommage que le journaliste n'ait pas poussé la curiosité plus loin et n'ait pas demandé à l'historien de préciser sur quoi portaient les informations nouvelles si abondantes. Il y eut bien, dans les décennies qui suivirent la disparition d'Ernest Renan, en 1892 (l'année où Léon XIII invite les catholiques français à *rallier* la République) la découverte de quelques manuscrits des premiers pères de l'Eglise ; mais rien qui ne soit très

² La liberté de penser, revue créée par Jules Simon. Numéros d' mars et avril 1849

³ Jésus de Nazareth, Benoit XVI, Flammarion, 2007

⁴ Le Nouvel Observateur n° 2220, 24 mai 2007

important jusqu'aux découvertes de la Bibliothèque copte de Nag Hamadi en 1945 et surtout des manuscrits de la Mer Morte, en 1947. Or, ces découvertes nous apprennent effectivement énormément de choses sur l'environnement spatio-temporel qui aurait été celui de Jésus-Christ, mais absolument rien sur Jésus-Christ lui-même. Par conséquent, ou bien Ernest Renan se trompait quand il disait qu'on savait très peu de choses de Jésus, ou bien rien n'a réellement changé sur le point précis de la connaissance du Jésus de l'histoire et cette connaissance reste tout-à-fait minime, dans le meilleur des cas.

La fin de la vie de Renan est le début d'une assez longue période très féconde dans le domaine des sciences religieuses ; non seulement féconde, mais aussi agitée, passionnelle, polémique. Très schématiquement, dans les quatre premières décennies du XXIème siècle, on peut classer, pour la France, les chercheurs oeuvrant dans le champ des origines du christianisme en trois écoles : l'école rationaliste (ou critique, voire hypercritique) ; c'est la tendance ouverte par Ernest Renan, animée quelque temps par son « disciple » Ernest Havet et qui s'apanouira avec des noms comme celui de Charles Guignebert, Alfred Loisy, Maurice Goguel, Marcel Simon, c'est-à-dire aussi bien des libres penseurs que des protestants ou des catholiques (tous les noms cités croient, effectivement, à l'existence historique de Jésus de Nazareth) ; l'école mythiste s'oppose à la précédente et voient dans les évangiles un roman, dans Jésus un personnage de fiction ; la figure de proue est Prosper Alfaric, un ancien prêtre ; à tort ou à raison, on classe aussi dans cette catégorie le théologien protestant Rudolf Bultmann et le médecin psychiatre Paul-Louis Couchoud. Un certain nombre de « mythistes » se défendent mal d'un anti-cléricalisme virulent. On peut appeler la troisième école l'école fidéiste, c'est-à-dire celle qui se tient au plus près de l'histoire des origines du christianisme telle 1500 ans d'historiographie chrétienne nous la présente. La figure la plus prestigieuse de cette catégorie est celle du dominicain Marie-Joseph Lagrange, fondateur de l'Ecole Biblique de Jérusalem, auquel succéderont des savants comme les pères Marie-Emile Boismard,

Roland de Vaux, et dont la démarche inspirera celle d'universitaires laïques comme Henri-Irène Marrou. Pour cette école, rien dans les données fournies par l'histoire n'est de nature à contredire la foi chrétienne.

Une telle classification tripartite est impossible aujourd'hui. Il paraît évident que l'école mythiste n'a plus aucun représentant. Ou du moins n'y a-t-il plus d'historien dûment estampillé et jouissant d'une certaine autorité qui puisse proclamer, ès-qualité, qu'il ne croît pas en l'existence historique de Jésus-Christ. (Alors que, l'ex-abbé Alfaric était professeur à l'Université de Strasbourg). De ce point de vue, il n'est donc pas faux de dire que l'on ne soutient plus l'inexistence de Jésus (encore qu'on pourrait s'interroger sur l'éventuelle compétence d'un modeste historien enseignant dans une école reculée, voire d'un historien amateur). Mais le fait que, dans les chaires universitaires, personne ne dise plus, en effet, que Jésus n'a pas existé, ne saurait constituer non plus, la preuve rigoureuse de la certitude de son existence.

Considérant l'école rationaliste, ou critique, ce n'est pas qu'elle n'ait plus de représentants ; le problème est qu'on la distingue très difficilement de ce qui tient lieu, aujourd'hui, de l'école fidéiste ; c'est-à-dire ce nombre impressionnant d'historiens des origines du christianisme qui, sans nécessairement proclamer ouvertement la foi qui les anime, et qui est pourtant bien présente, ont surtout le souci de proclamer leur attachement indéfectible à la raison qui, de leur point de vue, ne saurait contredire en rien les vérités théologiques. Même l'agnosticisme se fait d'une discrétion remarquable. Le scepticisme n'est pas en odeur de sainteté dans le champ des sciences de la religion.

Le sujet de cette n'est pas l'existence ou la non-existence historique de Jésus de Nazareth, mais la question de sa divinisation. On pourrait penser, non sans raison, qu'un tel sujet n'est pas un sujet d'histoire. C'est un sujet de théologie. C'est, en même temps, la donnée fondamentale de christianisme, au même titre que la résurrection. Divinité de Jésus et

résurrection de Jésus sont d'ailleurs intimement mêlé, car il n'a pu ressusciter et monter au ciel avec son corps que s'il avait une nature différente de celle des autres homme, une nature divine, en fait ; une double nature comme le quatrième concile œcuménique de Chalcédoine (451) l'affirmera.

Aussi nous garderons-nous bien de soumettre, stricto sensu, la question de la divinité de Jésus à l'investigation historique. Il ne s'agira pas de savoir si Jésus de Nazareth peut réellement être considéré comme Dieu, mais d'établir dans quelles conditions, il a pu être reconnu par les hommes comme Dieu, notamment si cette reconnaissance est le fait de ses contemporains ou si elle est plus tardive, de quelle manière elle a pu être faite, au vu de quels témoignages, au moyen de quels arguments ? Ceci est donc, a priori, totalement historique, incluant quelques aspects philosophiques puisque nous entreprendrons de déterminer à quel type de croyances les hommes du début de l'ère chrétienne pouvaient être ouverts. Le sujet resterait assez classique s'il ne mettait un œuvre un a priori qu'il vaut mieux annoncer tout de suite qui est celui du doute méthodique.

Dans quelle mesure l'histoire courante par laquelle ces faits et ces croyances sont parvenus à notre connaissance est-elle crédible ? Le langage ordinaire a fait de l'expression « parole d'évangile » l'équivalent de vérité certaine et indiscutable. Une histoire affranchie de toute considération et implication religieuses peut-elle faire sienne une telle définition ? Vérité certaine et indiscutable, c'est aussi, en substance, la définition du mot « dogme » et le sujet de cette est l'histoire des deux premiers conciles œcuméniques qui définissent officiellement les premiers dogmes, en l'occurrence, la consubstantialité du Fils et du Père (Nicée 325) et la Trinité (Constantinople, 381). Le problème, ici, tient dans l'adverbe *officiellement* Ces dogmes résultent-ils de la décision des pères conciliaires (quelles que soient les étrangetés qu'une approche historique pourraient mettre en valeur au niveau u déroulement des deux conciles) ? Ou bien ces dogmes sont-ils présents dans les quatre

évangiles canoniques, auquel cas les pères conciliaires n'auraient fait que les reconnaître et les expliciter, sans apporter quoi que ce soit de nouveau ; ce qui voudrait dire que les chrétiens anté-nicéens et même les chrétiens des toute premières générations les auraient connus et reconnus, même si, ça et là, des erreurs d'interprétation génératrices des « hérésies » auraient été le fait de certains, rendant pour cette raison indispensable l'intervention de l'autorité officielle ?

C'est sur ces points que l'histoire intervient. Non pour dire que Jésus de Nazareth est réellement Dieu, ni que Dieu est un être unique toutefois divisé en trois personnes (ce qui est hors de son champ-; mais pour établir, si faire se peut, les circonstances dans lesquelles ces vérités dogmatiques ont été établies et les raisons pour lesquelles elles ont été formulées d'une certaine manière.

Le TLFi (Trésor de la Langue Française informatisé), dictionnaire en ligne du CNRS, donne une longue définition du mot dogme, dont voici deux extraits : « *Proposition théorique établie comme vérité indiscutable par l'autorité qui régit une certaine communauté.(...) Point de doctrine contenu dans la révélation divine, proposé dans et par l'Église, soit par l'enseignement du magistère ordinaire et universel (dogme de foi), soit par le magistère extraordinaire (dogme de foi définie) et auquel les membres de l'Église sont tenus d'adhérer.* »⁵. Jusqu'à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en France, l'Eglise Catholique Romaine était l'une des principales autorités régissant la communauté française. Aussi l'on comprend qu'elle ait eu le souci, en même temps que la possibilité, de présenter comme vérité historique indiscutable ce qui était pour elle une vérité de foi indiscutable. Ainsi fonctionnait-elle depuis la fin de l'Antiquité.

⁵ «<http://atilf.atilf.fr/> (Trésor de la Langue Française informatisé) dictionnaire en ligne du CNRS. L'intégralité de cette définition est directement en rapport avec notre sujet. Aussi, nous la plaçons en annexe (volume... page...) afin de ne pas alourdir le texte principal. D'ores et déjà, il faut retenir, la mention qui est faite du sens du mot *dogme* dans l'antiquité gréco-latine, avant le triomphe du christianisme: le dogme est une *these admise dans une école philosophique particulière, l'ensemble des points de doctrine d'un système de pensée*. Le dogme n'a nullement le sens de *vérité exclusive*. C'est précisément dans le cadre des controverses théologiques du IV^{ème} siècle et des suivants que le sens de vérité exclusive et indiscutable apparaîtra.

La question que nous entendons aborder de front est celle de savoir si, en histoire des religions, il ne reste pas trace encore aujourd'hui de l'influence hégémonique qui fut celle de l'Eglise de Rome dans l'organisation et la transmission du savoir historique. En d'autres termes, la vérité indiscutable propre à la théologie pourrait-elle avoir un quelconque équivalent, visible ou plus ou moins caché dans le domaine de la science historique. L'histoire serait-elle sujet à des dogmes pour peu qu'elle s'intéresse aux origines des religions. C'était le sens des remarques d'Ernest Renan, lors de sa leçon inaugurale. La suite de sa carrière et les dures tribulations d'autres savants, en particulier Alfred Loisy avaient démontré qu'une libération de l'histoire de l'influence ecclésiale multiséculaire ne pouvait pas être neutre du point de vue de la foi. Elle pouvait même être plus que dangereuse. Et ce danger n'appartient aux temps héroïques qui virent le rationalisme investir le champ religieux ; c'est encore un danger qui est très présent aujourd'hui.

Pour s'en convaincre il suffit de lire quelques lignes de l'introduction du Jésus de Nazareth de Benoît XVI. Dans ces pages, le pape se montre soucieux de ce qu'il appelle *les transformations de l'histoire*. Par cette expression, il entend essentiellement la période que l'on appelle *la crise moderniste*, jusqu'à aujourd'hui. La crise moderniste correspond à l'ère ouverte par le rationalisme critique d'Ernest Renan et qui s'incarne, presque dramatiquement, en la personne d'Alfred Loisy, chassé sans ménagement de l'Institut Catholique de Paris, où il enseignait, nommé titulaire de la chaire d'Histoire des religions au Collège de France en 1909, non sans avoir été excommunié par le Saint-Office en 1908 : « *Le prêtre Alfred Loisy (...) a enseigné et publié à maintes reprises des théories qui ruinent même les fondements principaux de la foi chrétienne ; ce fait est déjà universellement connu. (...) au mépris de tout, non seulement il n'a pas renoncé à ses erreurs, mais il n'a pas craint de les confirmer avec opiniâtreté dans de nouveaux écrits et de lettres à ses supérieurs. (...) La Suprême Congrégation de la Sainte et Universelle Inquisition Romaine (...) prononce la*

*sentence de l'excommunication majeure contre le prêtre Alfred Loisy, nommé et personnellement ; elle déclare solennellement qu'il est frappé de toutes les peines encourues par les excommuniés publics et que, par suite, il est à éviter et que tous doivent l'éviter ».*⁶

Les travaux d'Alfred Loisy étaient donc, pour Pie X, dont la devise était « *Instaurare omnia in Christo* » et qui est devenu aujourd'hui la figure emblématique de la mouvance intégriste du catholicisme, de nature à ruiner « *les fondements principaux de la foi chrétienne* ».

Ce même pape actuel, inquiet des « *transformations de l'histoire* » n'a pas manqué de rendre officiellement hommage à son prédécesseur et, en particulier, sur le point du rôle qui avait été le sien dans le déroulement de la crise moderniste.⁷ Pie X, aurait, selon Benoît XVI, permis « un approfondissement scientifique de la Révélation en harmonie avec la Tradition de l'Église ».

Ces propos, très provocants au regard de ce que furent les nombreuses déclarations de Pie X dans la crise du modernisme, témoignent d'une plus grande radicalisation encore par rapport aux positions qu'il développait trois ans plus tôt dans l'introduction de son Jésus de Nazareth. En effet, ces transformations de l'histoire, héritage de la crise moderniste, auraient eu pour effet que : « *Le fossé s'est élargi entre le Jésus historique et le Christ de la foi (...)* Comme résultat naturel de ces tentatives, il ressort que nous savons très peu de choses fiables sur Jésus et que c'est la foi en sa divinité qui a façonné son image après coup. »

D'une certaine manière, c'est le sujet de notre qui est défini par ces quelques mots. L'opposition entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi n'est pas une innovation qu'aurait lancée Benoît XVI. Elle résulte, précisément, des effets du modernisme et se trouve employée pour la première fois, (semble-t-il) dans la Vie de Jésus de l'allemand D.F. Strauss,

⁶ Christophe Paul : Souffrances dans l'Église au XXI^{ème} siècle, savants et théologiens dans l'épreuve. Le Cerf. 2005

^{7 7} Le Pape Benoît XVI a salué la mémoire de son prédécesseur saint Pie X lors de l'audience générale du 18 août 2010. Selon l'agence de presse Zenit, Benoît XVI aurait notamment déclaré : « *Fidèle à la tâche de confirmer ses frères dans la foi, saint Pie X, face à certaines tendances qui se manifestèrent dans le domaine théologique à la fin du XIX^e siècle et aux débuts du XX^e siècle, intervint avec décision, condamnant le « Modernisme », pour défendre les fidèles de conceptions erronées et promouvoir un approfondissement scientifique de la Révélation, en harmonie avec la Tradition de l'Église. »*

parue en 1837⁸. L'expression est reprise par Maurice Goguel dans deux conférences de 1929 données en Belgique.⁹ Elle tombe dans l'oubli jusqu'à ce qu'elle soit reprise par Benoit XVI, sans, toutefois, que tout le monde en comprenne l'importance et sans non plus, que Benoit XVI, ne prenne la peine de l'expliquer. Il ne s'agit de rien moins que savoir si le Christ de la foi résulte de l'existence du Jésus de l'histoire ou si, au contraire, causé on ne sait trop par quoi le Christ de la foi ne rend pas nécessaire le Jésus de l'histoire quelle que soit l'exacte manière par laquelle celui-ci se construit ou est reconnue. Autrement dit, du Christ de la foi et du Jésus de l'histoire, lequel précède l'autre ? La question paraît aujourd'hui totalement saugrenue, tant on est habitué à prendre pour une évidence l'idée que le christianisme naît des événements relatés dans le Nouveau Testament, dont la figure centrale est Jésus et qu'il ne saurait en être autrement.

Or, précisément, le résultat de l'étude scientifique des textes sacrés, telle qu'elle commençait à se répandre dans la fin du XIX^{ème} siècle et la première moitié du XX^{ème} pouvait donner à penser qu'il était parfaitement possible (pour ne pas dire plus) qu'il en fût tout autrement. C'est la perspective de voir une telle situation réapparaître qui donne une grande inquiétude à Benoit XVI. C'est l'un des aspects de ce qu'il appelle le « relativisme » qui serait, selon lui, une sorte de mal radical. Cette inquiétude se traduit dans quelques lignes qui suivent celles que nous avons précédemment citées, que voici : « *Si nous écartons cette histoire – c'est-à-dire l'histoire telle qu'elle apparaît dans les quatre évangiles – la foi chrétienne est abolie en tant que telle et refondue dans une autre forme de religion* ». ¹⁰ En l'occurrence, le pape confond probablement la foi chrétienne et la foi catholique et oublie que d'autres branches du christianisme existent qui peuvent se satisfaire d'une lecture symbolique de bien des épisodes relatés dans le Nouveau Testament, et en tout premier lieu, la

⁸ Cette *Vie de Jésus* est traduite en français en 1838 par Emile Littré et inspirera la *Vie de Jésus* de Renan qui paraît en 1863.

⁹ Critique et histoire à propos de la vie de Jésus, conférences données à Liège et à Bruxelles, les 4 et 5 février 1929 ; publiées dans la « Revue d'histoire et de philosophie religieuses », 1929 ; pages 115/131

¹⁰ op.cit.

Résurrection. Il n'a toutefois pas tort de se demander ce qui resterait du christianisme si l'on établissait que le dogme de la divinité de Jésus de Nazareth a toute les chances de n'être autre chose que le fruit de l'imaginaire des hommes.

C'était le danger qui était apparu dès les débuts de l'étude scientifique des textes sacrés du christianisme et qui avait suscité la mise en ordre de bataille de l'intelligentzia catholique, dès avant Pie X, déjà sous Léon XIII. Or, cette résistance a parfaitement fonctionné. Le camp des théologiens-historiens orthodoxes n'a aucunement manqué de gens érudits et intelligents qui, au prix d'une certaine adaptation, essentiellement rhétorique, des vérités théologiques, est parvenue à faire valoir que la présentation multiséculaire des origines du christianisme, les évangiles, bien entendu, mais aussi la littérature patristique primitive, était parfaitement recevable d'un point de vue strictement scientifique, quelles que soient les prédispositions, les idéologies, les subjectivités des historiens se penchant sur ces questions. A condition qu'ils raisonnassent bien et fussent d'une honnêteté intellectuelle au-dessus de tout soupçon.